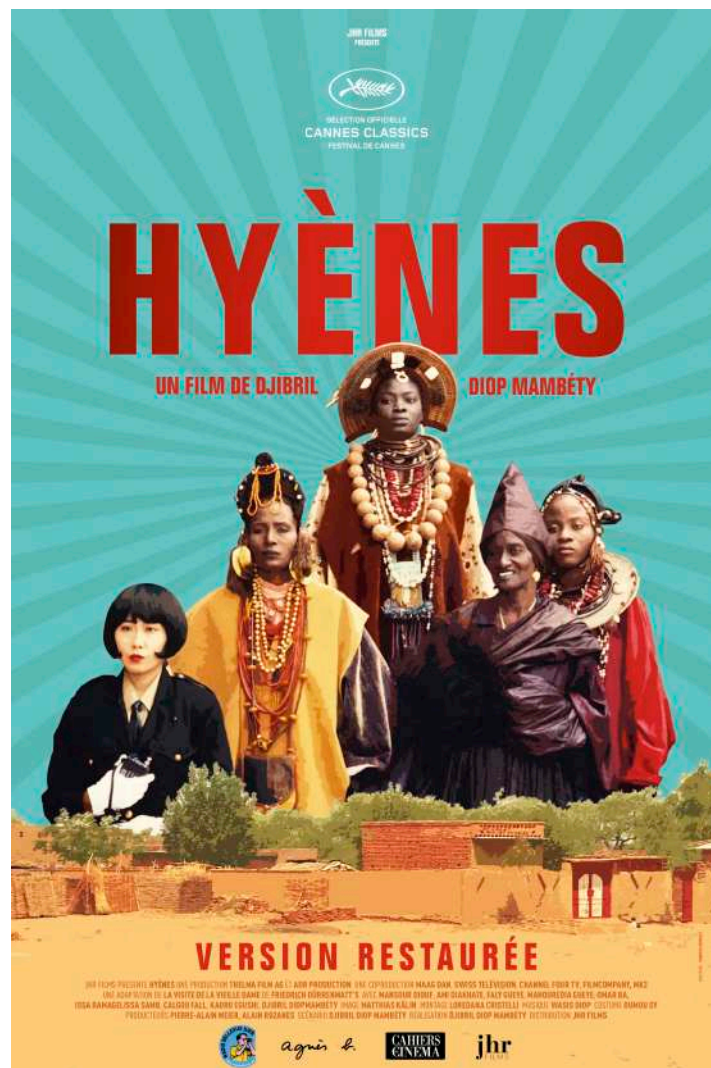


HYÈNES

de Djibril Diop Mambéty

En version restaurée le 2 janvier 2019



REVUE DE PRESSE

Presse : Annie Maurette

Distribution : JHR Films

Le Monde

Les « Hyènes » foudroyantes de Djibril Diop Mambéty

Fable amère et visionnaire, le film du cinéaste sénégalais, sorti en 1992, revient en salle

REPRISE

Sur le champ de ruines du cinéma africain, belle utopie trop tôt enterrée, la lumière de quelques étoiles brille encore très fort dans le ciel des cinéphiles. Parmi elles, le météore sénégalais Djibril Diop Mambéty, autodidacte de génie sortant des clous du cinéma d'auteur occidental aussi bien que de l'épure du film de village africain. L'œuvre métissée de Diop en est précisément l'émancipatrice synthèse, réalisée sous l'effet d'une puissante poésie.

L'affaire se joue vite et fort. Né en 1945, à Colobane, dans la banlieue de Dakar, viré de l'école, viré du Théâtre national Daniel-Sorano, mort en 1998, à Paris, il n'en aura fait qu'à sa tête, laissant derrière lui deux longs-métrages (*Touki Bouki*, 1973; *Hyènes*, 1992) et trois moyens-métrages (*Badou Boy*, 1970; *Le Franc*, 1995; *La Petite Vendeuse de soleil*, 1999) qui tombent comme la foudre. On ne voit guère que l'œuvre du Brésilien Glauber Rocha, poussée à l'ivresse par son « esthétique de la faim », pour donner un élément de comparaison.

L'aubaine, c'est de pouvoir redécouvrir *Hyènes* aujourd'hui en salle. Près de vingt ans ont passé après *Touki Bouki*, chef-d'œuvre moderniste dont l'insuccès fut cinglant. Un minimum d'imagination permet de reconstituer

un lien entre les deux films. Le premier mettait en scène Anta et Mory, un jeune couple amoureux – issu pour elle d'un bidonville dakarois, pour lui du pastoralisme – qui rêve d'embarquer pour la France. S'ensuit une campagne à la Bonnie et Clyde, grand carnaval esthétique où l'onirisme, l'humour et le dépassement imaginaire des asservissements de la tradition et du colonialisme emportent tout sur leur passage. Élément moteur de cet envol, le rimbaldien Mory, par une ultime et héroïque volte-face, abandonne sa compagne sur le bateau et retourne à sa terre.

Puissances de l'argent

Or, quelle histoire met en scène, vingt ans plus tard, *Hyènes*? Le retour en son village natal de Linguère Ramatou, une vieille femme décatie qui a fait fortune dans le vaste monde en vendant ses charmes, et qui ne revient que pour se venger de Dramaan Drama, épicier estimé du village, qu'elle accuse de s'être honteusement conduit avec elle au temps de leur jeunesse, l'abandonnant après l'avoir mise enceinte et la faisant chasser du village. La fable a beau être adaptée de *La Visite de la vieille dame* (1955), célébrissime pièce de théâtre de l'écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt, on ne peut manquer de faire le lien avec *Touki Bouki*.

La science de la composition du plan, l'impétuosité des couleurs forcent l'admiration

Accueillie en fanfare par le village qui crève sous la misère, la vieille dame triste qui clopine sur une jambe en or propose aux édiles un marché sévère : 100 millions de dotation contre la mort de son ancien amant. Réprobation générale. L'attente n'en sera pas moins profitable à la vieillesse. Même la morale s'achète. Une décision irréprochablement démocratique, basée sur le droit coutumier, établit la culpabilité de Dramaan. De *Touki Bouki* à *Hyènes*, c'est donc bien le deuil d'une relève africaine que Diop Mambéty établit, pointant la soumission du continent aux puissances de l'argent et à la corruption du capitalisme mondialisé.

Plasticien hors pair, le cinéaste enrobe cette fable amère dans une science de la composition du plan, une impétuosité de couleurs, une dramaturgie brechtienne, qui forcent l'admiration. Mais la beauté de son film ne console pas de

l'amertume et de la lucidité visionnaire de son propos. Elle l'accuserait plutôt. Un fait récent invite d'ailleurs à une hypothèse originale, selon laquelle Linguère Ramatou annoncerait Beyoncé. Sur l'affiche de sa dernière tournée commune avec son compagnon, Jay-Z, dévoilée en mars 2018, la chanteuse posait en effet avec lui sur une moto surmontée d'un crâne de zébu. Or, cette image non créditée par les sémillants milliardaires vient tout droit de *Touki Bouki*, dans lequel il suffisait au bonheur du jeune couple de crève-la-faim de chevaucher fièrement l'engin.

Ce recodage américain de l'africanité par le star system – qu'il s'agisse de Beyoncé ou du superhéros noir de *Black Panther* – est pour le moins gênant aux alentours. Djibril Diop Mambéty rêvait quant à lui d'inventer un langage émancipateur pour le cinéma africain. Il le cherchait dans les bidonvilles de Dakar, dans la révolution carnavalesque, dans l'exécution de l'argent corrompu, dans l'exaltation de l'impureté du monde et dans l'appel sorcier à se réinventer soi-même. Il l'a d'ailleurs trouvé, mais qui veut aujourd'hui s'en souvenir? ■

JACQUES MANDELBAUM

Film sénégalais de Djibril Diop Mambéty. Avec Ami Diakhate, Mansour Diouf, Calgou Fall, Djibril Diop Mambéty (1h 50).

Libération



HYÈNES de DJIBRIL DIOP MAMBÉTY

Après la redécouverte de son sidérant *Touki Bouki* (*le Voyage de la hyène*, 1973), voici, en version restaurée, et à nouveau en salles, *Hyènes* (1h50), deuxième long métrage du Sénégalais Djibril Diop Mambéty, sorti quelque vingt ans plus tard. Récit d'une

vengeance féminine tardive contre un ancien amant indélicat, cette adaptation, à la fois baroque et distancée, de la fameuse pièce *la Visite de la vieille dame* (1955) de l'écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt, permet de redécouvrir tout ce qu'une pop-culture mainstream américaine lui doit, de Beyoncé-Jay-Z à *Black Panther*. PHOTO JHR

REPRISE. *Hyènes* de Djibril Diop Mambety (1992) marquait le retour du cinéaste sénégalais, vingt ans après *Touki Bouki*.

La vengeance de l'archiputain

Avant que son chef-d'œuvre *Touki Bouki* ne soit exhumé, restauré et remis en lumière au cours des années 2000 (*Cahiers* n° 678), *Hyènes*, à son tour restauré et distribué en salle le 2 janvier par JHR Films, était le film le plus célèbre de Djibril Diop Mambety. Présenté et récompensé à Cannes en 1992, c'est le film d'un double retour : celui de son héroïne tout d'abord, une vieille milliardaire décaïe « plus riche que la Banque mondiale », revenue en son village après des décennies d'exil et qui a pour nom Linguère Ramatou. Celui, ensuite et surtout, de Mambety lui-même, cinéaste errant (20 ans et autant d'années de bohème séparent le film de *Touki Bouki*) réapparu miraculeusement quelques années auparavant lors du tournage de *Yaaba* d'Idrissa Ouedraogo (1989). Mambety y filmait alors un petit bout de film pirate d'une irradiante poésie, *Parlons, grand-mère*, making-of dans lequel il enregistrait le lien secret, noué par ce pacte

d'enfance sur lequel repose toute l'œuvre de l'auteur, qui unissait Bila, le jeune garçon du film, et la grand-mère Yaaba.

À ce film dérobé aux vents et aux pluies diluviennes d'un tournage en pleine brousse, *Hyènes* s'oppose du tout au tout. La rue impétueuse autant que l'enfance voleuse de feu de *Touki Bouki*, de *Badou Boy*, de *Parlons, grand-mère* et des films plus tardifs du cinéaste (*La Petite Vendeuse de soleil* et *Le Franc*) sont aussi absentes de *Hyènes*. Mambety y filme en grandes pompes, dans une fresque en costumes bénéficiant de décors et de moyens totalement incongrus dans l'œuvre du cinéaste, cette adaptation de *La Visite de la vieille dame* de Friedrich Dürrenmatt. C'est Colobane, le quartier de Dakar et la terre natale mambetienne, renvoyé à son propre folklore : un village de far west aux allures de grande scène mythique – avec pour horizon évanescents ce plan de Dakar au loin, remonté de *Touki Bouki*, à la toute fin du



film. C'est le cinéaste lui-même, revenu de ses années de théâtre, d'avant le cinéma, déguisé en président d'un tribunal imaginaire et qui suit comme son ombre « l'archiputain » Linguère Ramatou venue chercher justice.

Le regard de pierre de la vieille boiteuse est le même que celui de Yaaba. « *Grand-mère vengera l'enfant que l'on met à genoux* », scandait de sa voix rauque le cinéaste dans *Parlons, grand-mère*. C'est la même soif qui anime Linguère Ramatou, et le film, une fois dégagé des artifices de sa fabrication, trouve son souffle dans cette espèce de pesanteur et d'inertie de la tragédie. Il puise dans la figure de Linguère Ramatou non la rage ou l'emballement poétique des premiers films, mais le plus noir prosaïsme : d'un simple pacte, la

sorcière jette un sort sur le village, transforme ses habitants en hyènes et renverse la guirlande des cérémonies pompeuses, burlesques ou cabotines auxquelles se résume chaque scène de cette grande parade endimanchée, en un petit théâtre de lâchetés, de hontes bues et de mesquineries.

Draman Draméh, le vieux bouffon de Colobane, est lui-même une figure bien éloignée des caricatures d'autorité de *Badou Boy* ou de *Touki Bouki*. C'est une figure pathétique qui, le temps d'une lente et sublime cérémonie de mise à mort, renvoie la comédie truculente vers un horizon de fresque tragique et ricanant d'elle-même. *Hyènes* vante ironiquement l'impossibilité de tout retour : celui du temps perdu et des passions envolées de Linguère Ramatou, ombre maudite faisant disparaître le film tout entier dans l'horizon éteint de l'océan de *Touki Bouki* (avec le plan de la vieille face à la mer comme écho bouleversant aux vagues déchainées qui scandaient les amours d'Anta et Mory) ; celui bien sûr, de la jeunesse dérobée de Mambety, qui apparaît moins ici, jusque dans sa manière de se filmer comme une ombre noire au milieu des foules colorées convoquées pour cette fête en son honneur, comme le maître d'une cérémonie trop grande pour lui, que comme sauvage à jamais dérobé à toute puissance et toute autorité – celle du film, de vingt années d'oubli et de ce monde en forme de mirage que *Hyènes* met si cruellement en scène.

Vincent Malausa



Cinéma : « Hyènes », le chef-d'œuvre de Djibril Diop Mambéty restauré

VIDÉO. Ce classique du cinéma africain réalisé par le Sénégalais est à (re)découvrir dans une version restaurée au cinéma Reflets Médicis à Paris.

PAR LE POINT AFRIQUE

Publié le 02/01/2019 à 19:57 - Modifié le 02/01/2019 à 21:25 | Le Point Afrique

Colobane, une petite bourgade de la banlieue de Dakar endormie dans la chaleur poussiéreuse du Sahel. Des griots annoncent à la population une incroyable nouvelle : Linguere Ramatou (Ami Diakhate), trente ans après, devenue archi-millionnaire, est de retour. Fini, la pauvreté. La population attend Linguere à l'entrée de la ville. Draman Drameh (Mansour Diouf), qui fut l'amant passionné de la jeune Linguere, se précipite le premier.

Entre la tragédie grecque et une plongée dans le Sénégal au temps long

« Le monde a fait de moi une putain, je ferai du monde un bordel », dit très cyniquement Linguere Ramatou en quête de justice. Son prénom Linguère est celui qu'on donne à une « reine » et son nom Ramatou fait référence à « l'oiseau rouge de la légende de l'Egypte noire pharaonique. Un oiseau sacré que l'on ne tue pas impunément. Il est l'âme des morts » a expliqué plus tard Diop Mambéty. Plus riche que la Banque mondiale, elle propose 100 milliards de dalasis (monnaie gambienne) aux habitants s'ils tuent Dramane Drameh, qui avait refusé de reconnaître la paternité de l'enfant qu'ils concevèrent ensemble. La suite ? Au moment de devenir le maire tout puissant de la ville Dramane est entravé dans son ascension par une Linguère Ramatou qu'on découvre assoiffée de vengeance. La fin est proche pour le vieil homme lorsque son ancienne amante prononce sa sentence : « pour partager le festin du lion, il faut être lion soi-même. » Voilà le décor de *Hyènes* planté. Un conte traditionnel à plusieurs voix qui pose une réflexion universelle sur la trahison, le pouvoir de l'argent, la corruption. En 1992, lorsqu'il est diffusé pour la première fois et sélectionné au Festival de Cannes, il apparaît clairement comme une œuvre qui marquera l'histoire du cinéma africain, empruntant tout autant aux codes occidentaux qu'à ceux d'un Ousmane Sembène.

L'âge d'or du cinéma africain

Adapté de *La Visite de la vieille dame*, pièce de l'écrivain helvète Friedrich Dürrenmatt, produit par le réalisateur suisse Pierre-Alain Meier, *Hyènes* est le second long-métrage de Djibril Diop Mambéty. Moins connu que *Touki Bouki* (Le Voyage de la hyène) sorti en 1973, unanimement salué par la critique et le public – mais tout aussi flamboyant –, le réalisateur sénégalais signe un film remarquable sur à découvrir ou à revoir pour rendre hommage à un cinéaste qui n'a cessé de montrer au monde les qualités mais aussi les travers de la société sénégalaise. Né le 23 janvier 1945 à Colbane, Djibril Diop Mambéty, un fils d'imam, a parcouru un long chemin avant sa mort à Paris le 23 juillet 1998. De son adolescence dans les tous premiers moments de l'indépendance, au premier café-théâtre sénégalais qu'il mit sur pied, le jeune comédien intègra d'abord le Théâtre National Sorano de Dakar avant de jouer dans des films et enfin d'en réaliser. Ce fût le rêve de sa vie de créer des films dans le respect des traditions africaines, avec des costumes forts, des personnages tout droit sortis d'un western, comme cette actrice japonaise qui joue le rôle de dame de compagnie pour Linguère Ramatou, et ces dialogues cruels par moment mais tellement criants de vérité. Sans oublier, la musique. Tous les films de Djibril Diop Mambéty sont musicaux. Pour ce second et dernier long-métrage c'est son frère Wasis Diop qui compose la musique du film qui devient par la force des choses un personnage à part, racontant aussi sa propre histoire. D'ailleurs à la suite de cette prouesse, des générations entières de cinéastes africains se sont inspirés de l'oeuvre du réalisateur sénégalais disparu bien trop tôt. Son empreinte dans l'histoire du cinéma a depuis traversé les frontières du continent, et vingt ans plus tard, des super-stars américaines comme la chanteuse Beyoncé et le rappeur Jay-Z ont même prit la pose sur une moto semblable à celle du couple mythique de Touki Bouki, l'autre grand film de Djibril Diop Mambéty...sans en avoir crédité les ayants droits !

TROIS

COULEURS

Scène culte : Hyènes de Djibril Diop Mambéty

Scène culte : *Hyènes* de Djibril Diop Mambéty



Le nom du cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambéty est réapparu fin 2017 à la sortie de *I Am not a Witch* de la Zambienne Rungano Nyoni, laquelle citait partout *Hyènes* comme sa grande référence. Logique puisqu'il existe peu (pas ?) d'autres équivalents africains à ce cinéma-là, troquant le réalisme pour une vision purement mentale du décor et des situations, et poussant la satire sociale jusqu'à l'absurde et au malaise. Devenue « *plus riche que la Banque mondiale* », Linguère Ramatou revient à Colobane, trou miséreux aux portes du Sahel, pour réclamer la mort de Draman Drameh, son ancien amant, qui l'a lâchée, enceinte, trente ans plus tôt. Entre la fortune promise et ce que leur dicte leur conscience, les habitants doivent arbitrer... Tout tient dans la manière dont le poison se diffuse, transformant l'hypocrisie initiale (chacun se met à dépenser l'argent qu'il n'a pas) en fatalisme meurtrier (on trouve toujours de bonnes excuses). La plus belle scène, la plus vicieuse aussi, est celle où Draman va se recueillir à l'église, au son de la musique lancinante de Wasis Diop (frère du réalisateur). Assis sur un banc, il observe les lieux, l'air grave, aperçoit une télévision allumée (qui diffuse des images de bébé sous-alimenté), puis deux ventilateurs fixés autour d'une statue de la Vierge... Le religieux arrive, monte à la chaire, sourit et s'adresse à la brebis galeuse : « *Draman Drameh, je sais ce qui t'amène. Mais tu dois garder la foi jusqu'au bout. Un train s'arrête ce soir à Colobane. Prends-le !* » Puis il repart aussi sec. La caméra plonge pour dévoiler deux ouvriers en train de déballer un énorme lustre. Suit un plan fixe d'une efficacité et d'une audace folles : devant, le lustre hors focus, à travers lequel se découpe le visage de Draman. Clic, le lustre s'illumine de mille feux électriques ; boum, le vieil homme ouvre la bouche de stupeur. Il a compris que rien (ni homme ni dieu) ne pourra le sauver. Sa tragédie, celle d'un continent entier, est d'autant plus amère qu'elle prend la forme d'une farce

Black Beauty

ACTU, BEAUTÉ, MO

Beauty
AU TOP
POUR LE
FÊTES

**DJIBRIL DIOP
MAMBETY,
M'BOUILLÉ
KOITÉ,
NADEËN
MATEKY...**

La culture
retrouvée

FIMA 20
LA MOD
PANAFRICA
AU SOMM

**ÉLIZABET
TCHOUNG**
UNE MERE FA
AU HANDICA

**GARY
DOURDAN**
KOUYATÉ
DU MALI

**INNA
MODJA**

PARISIENNE
FASHIONISTA



DOMS : 4,30€ - BEL : 4,20 € - CAN / S : 6,50 \$CA - US : 5,99 \$ - ITA : 4,7 € - AFRIQUES / 2500 CFA ET AFRIQUE/A : 3500 CFA

DJIBRIL DIOP MAMBÉTY

SON CHEF- D'ŒUVRE *HYÈNES* RESTAURÉ !

Récemment restauré, *Hyènes* est un film légendaire du grand cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambéty. Présenté à de nombreux festivals, notamment à Cannes en 1992, où il avait rencontré un franc succès, *Hyènes* a marqué l'histoire du cinéma africain.

Pour notre plus grand plaisir, il ressort au cinéma le 2 janvier 2019...

Disparu à l'âge de 53 ans, Djibril Diop Mambéty signe avec *Hyènes* un film sur l'avidité et la lâcheté de tout un village secoué par le retour, après trente ans d'absence, d'une ex-servante, Linguère Ramatou (jouée par Ami Diakhate). Chassée par les villageois dans sa jeunesse, elle est devenue milliardaire lorsqu'elle revient à Colobane, pauvre cité endormie dans la chaleur poussiéreuse du Sahel... Draman Drameh (incarné par Mansour Diouf), son ex-amant, se précipite pour l'accueillir. Mais Linguère a soif de vengeance et mise sur l'avidité de ses anciens bourreaux.

Elle promet de faire au village un très important don financier, qui pourrait changer la vie de tous les habitants. Mais les conditions de ce cadeau dépassent l'acceptable... Se retirant d'abord avec dignité, les villageois ont du mal à résister lorsque tant de belles choses se déversent sur le village – appareils électriques, fêtes, produits de luxe... Ils acceptent peu à peu des compromis

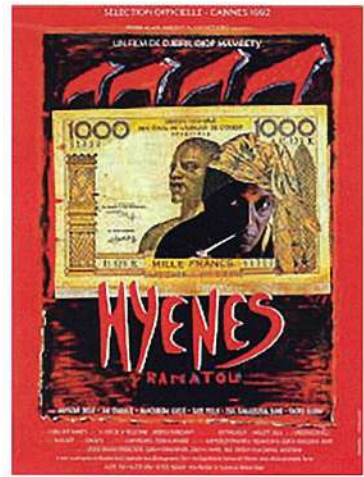
avec la morale, montrant leur vraie face, peu reluisante.

Quand l'argent domine le monde...

Conte cruel sur la corruption et la lâcheté, réflexion sur le pouvoir de l'argent et métaphore de l'Afrique assujettie à l'aide occidentale, ce film narre la revanche d'une femme blessée qui règle ses comptes et ceux de l'Afrique spoliée, et qui dictera un jour ses conditions : « *Le monde a fait de moi une p*tain. Je veux faire du monde un b*rdel.* »

Wasis Diop, frère du réalisateur, a composé la musique du film. Il explique : « *Pour Djibril, l'argent est comme la politique, un mal nécessaire, un piège duquel on échappe rarement. Il a fini par prendre le pouvoir et a fait de nous les esclaves des temps modernes. C'est simple : devant l'argent, tout le monde ment !* »

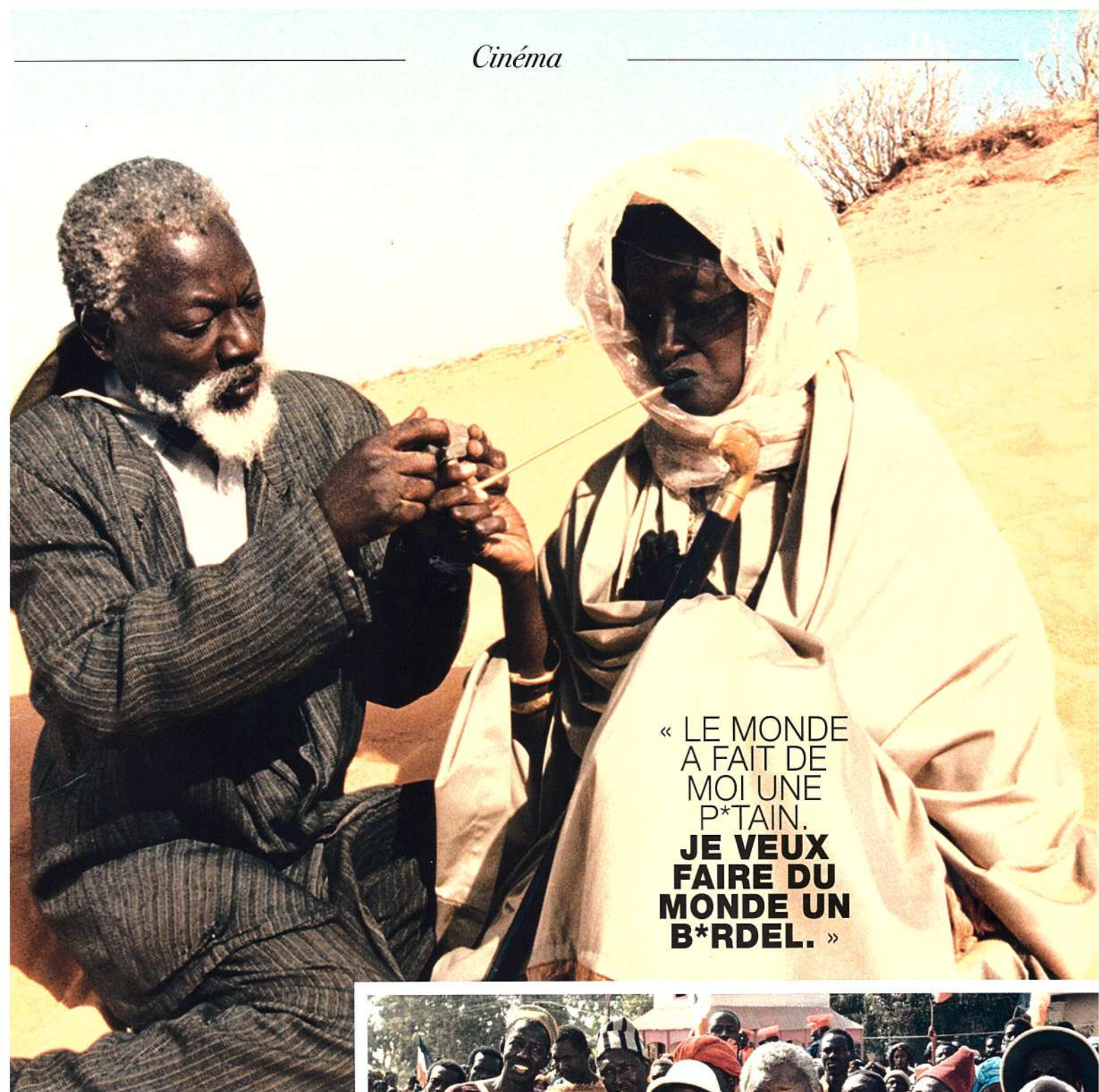
Voir ou revoir *Hyènes* en copie restaurée, c'est rendre hommage à



un cinéaste qui a su mettre en scène et rendre universels les qualités et les travers de la société sénégalaise...

Djibril Diop Mambéty : une légende

« *Je tourne... Je tourne encore... Je ne suis pas encore satisfait ; un jour viendra où la Terre elle-même s'arrêtera de tourner ; en ce moment, moi aussi...* » Dans cette phrase prophétique prononcée peu avant sa mort en 1998, Mambéty dit beaucoup de lui. Le cinéaste a influencé des générations de réalisateurs ouest-



« LE MONDE
A FAIT DE
MOI UNE
P*TAIN.
**JE VEUX
FAIRE DU
MONDE UN
B*RDEL. »**



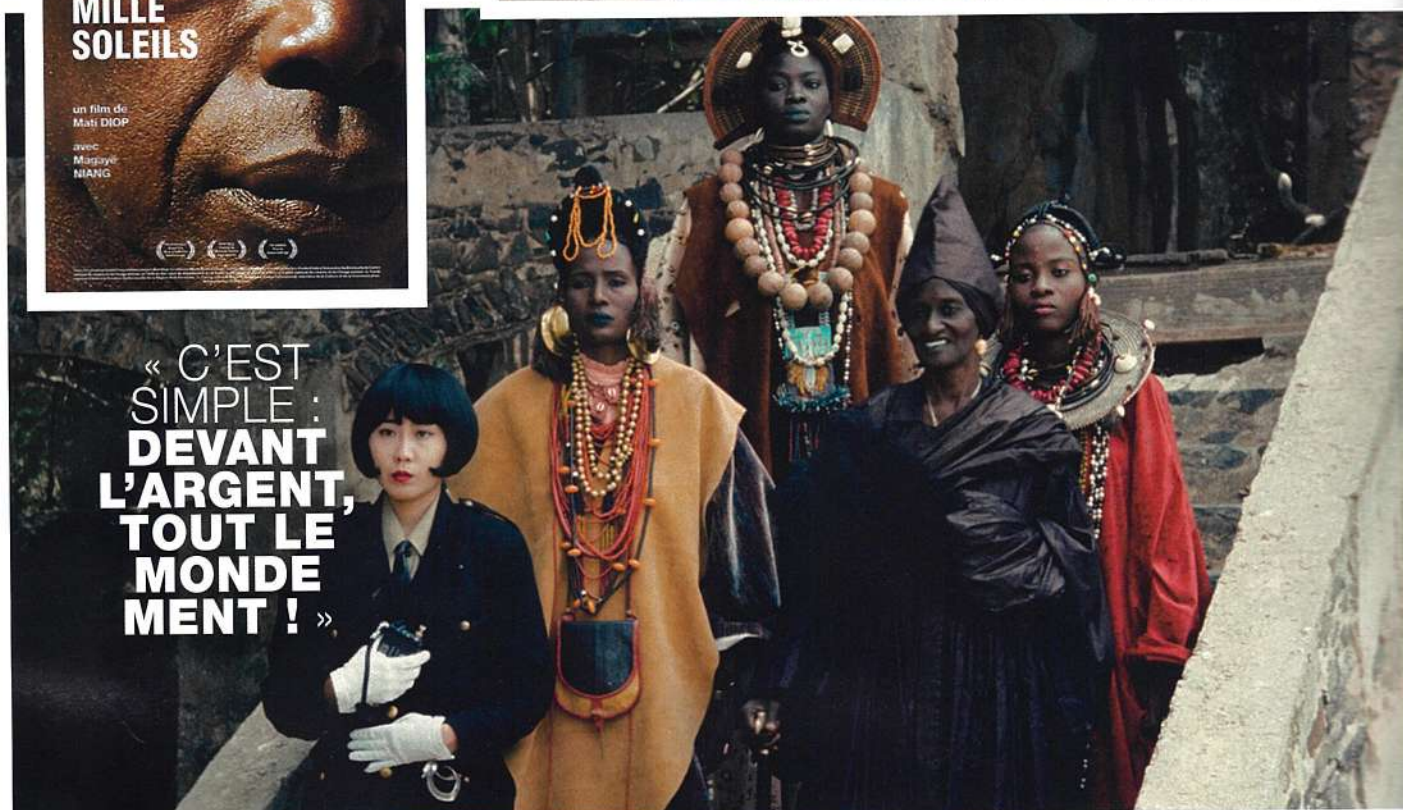
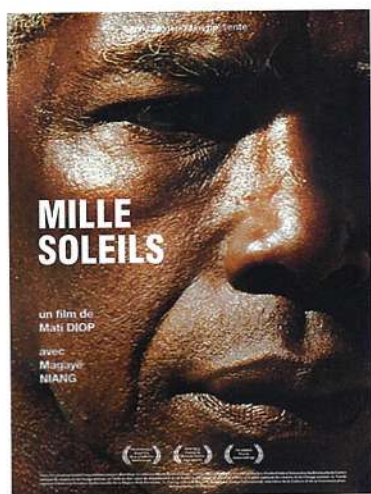
africains, à l'instar du Sénégalais Pape Madièye Mbaye, qui a rejoint cette année les personnalités prenant part à l'hommage que lui a rendu l'Institut français de Dakar. Plus proche de nous, c'est le couple formé par Beyoncé et Jay-Z qui s'est inspiré de l'affiche de son chef-d'œuvre *Touki Bouki* pour créer celle de leur tournée *On the Run* en mars dernier, où ils apparaissent juchés sur une moto avec des cornes de zébu.



Mati Diop : la relève !

Mati Diop, 36 ans, fille du musicien

Wasis Diop, est la nièce de Djibril Diop Mambéty. Avec *Mille Soleils*, son premier film sorti en 2014, elle a pris la relève de son oncle... Récompensé au Festival international de cinéma de Marseille et au Festival du nouveau cinéma de Montréal, le film retrouve Magaye Niang, gardien de vaches et acteur phare



« C'EST
SIMPLE :
DEVANT
L'ARGENT,
TOUT LE
MONDE
MENT ! »



de *Touki Bouki* (1972). Dans ce film de Djibril Diop Mambéty incarnait un personnage proche de lui-même. Le confrontant à ses souvenirs de jeunesse de *Mille Soleils*, Mati Diop tisse une constellation entre fiction et documentaire, passé et présent. Elle nous montre l'Afrique dont elle vient et dont elle est fière, rendant hommage à un double héritage familial et cinématographique. Transmission et relève sont au cœur de la marche ! •

Hyènes

Hyènes s'ouvre sur un montage alternant la marche d'un troupeau d'éléphants et celle d'un groupe d'hommes qui se rendent dans un café de fortune, planté en plein désert. Différents animaux de la savane seront ainsi mis en parallèle avec le monde des hommes tout au long du film. En cela, le mouvement humain

réalisé par **Djibril Diop Mambéty**

apparaît conditionné par le mouvement animal, à l'image de ce taureau capturé – raccordé dans le mouvement avec la danse d'un personnage dans le désert – ou encore ce petit singe qui semble impulser une danse collective dans une épicerie. Cette logique de montage pose d'emblée la société humaine dans un rapport de symbiose avec le monde animal, en même temps qu'elle la replace dans un tout plus vaste, ici le Sahel, qui apparaît infini, peuplé de quelques installations sommaires (une tour de garde, quelques véhicules, etc.). Mais un animal en particulier revient plus souvent dans le film, la hyène. Là encore, sa présence est liée dans le montage à un groupe d'hommes lâches et corrompus, qui se repaissent d'un homme esseulé comme des charognards sur une carcasse. Ce « temps des hyènes » correspond, de fait, à l'arrivée imminente de la modernité qu'incarne l'implacable Linguère Ramatou (Ami Diakhate).



Le bouc émissaire

La communauté de Colobane, petite ville de la banlieue de Dakar où se déroule le film, est fondée sur un péché originel : quarante ans plus tôt, Linguère Ramatou est contrainte de quitter le pays, son amant, Dramaan Drameh (Mansour Diouf), refusant d'assumer la paternité de leur enfant. Entre temps, Colobane a subi de plein fouet la misère, au point que la mairie est saisie par des huissiers. Les habitants vivent sous un soleil de plomb et se retrouvent autour de l'épicerie de Dramaan qui vend ses produits à crédit. C'est dans ce contexte que Linguère revient dans son village natal, plus riche que jamais (il est dit qu'elle serait plus riche que la Banque mondiale), animée d'un désir de vengeance. Pourtant, c'est moins la liasse de billets qu'elle sort en descendant du train qui intrigue que sa prothèse à la jambe, entièrement recouverte d'or, qu'elle aurait obtenue à la suite d'un accident d'avion. La vieille dame leur promet alors des milliards contre la vie de Dramaan, rachetant pour l'occasion le tribunal de Colobane afin d'asseoir son pouvoir.

La sorcière à la jambe d'or

Dramaan se voit alors confronté à la mue progressive de la société, à sa contamination subreptice. La jambe dorée de Linguère devient la métaphore de la corruption qui s'instille progressivement : une nouvelle dent plaquée or pour le maire ici, de nouvelles chaussures jaunes venues du Burkina Faso là, ou encore un magnifique lustre d'or qui vient orner l'église de Colobane. L'or corrompt peu à peu la communauté et la morale des habitants cède face à l'appât du gain. Ce processus de corruption culmine lors d'une grande fête où sont vendus des produits électroménagers.



Toutefois, la relation entre Dramaan et son bourreau reste ambiguë. Alors que les deux personnages arpentent ensemble le désert en évoquant le passé, Ramatou ne semble souffrir d'aucun ressentiment. C'est dans ces moments de suspension que le film donne à voir toute sa beauté, entre la trivialité et le sublime, portée par cette lumière dorée qui vient nuancer la noirceur tragique. Dans cette perspective, la fin laisse un sentiment ambivalent, Dramaan s'évaporant littéralement après son exécution lors d'une cérémonie d'apparence mystique. Le film se clôt alors sur le visage de Ramatou, qui s'enfonce dans une cavité et se soustrait à la lumière du soleil. Une fois le péché originel de Colobane réparé il ne lui reste plus qu'à disparaître, à l'instar de son ancien amant. C'est ainsi, dans l'apaisement, que se conclut *Hyènes*.

02

Jan
2019

Djibril Diop Mambety – “Hyènes”

Par Thomas Roland

Dans Cinéma, Reprises

Par : Djibril Diop Mambéty Titre : *Hyènes, La Visite de la vieille dame*

📍 Afrique, Cinéma sénégalais, Freidrich Dürrenmatt, Sénégal

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Si le cinéma africain gagne ses lettres de noblesse grâce à Sembène Ousmane, le docker devenu écrivain puis cinéaste, Djibril Diop Mambety se révèle l'autre grande personnalité qui a marqué la production sénégalaise. Entre ces deux autorités, s'affrontent deux conceptions différentes du cinéma, réaliste et éducatif selon Sembène Ousmane et plus onirique et libertaire selon Djibril Diop Mambety. Malgré cet antagonisme, les deux hommes évoquent des thèmes similaires, abordent de front problèmes sociaux et politiques avec une même virulence, mais dans des styles radicalement opposés. Celui de Djibril Diop Mambety fait preuve de moins de didactisme, mais de bien plus de poésie et d'inventivité tout en s'ancrant dans le concret.

D'abord homme de théâtre, le réalisateur de *Touki Bouki*, son premier long métrage, aime fréquenter le monde de la nuit et ceux qui l'animent, cultive une affection certaine pour les exclus. Pour le scénario de *Hyènes*, il s'inspire d'ailleurs d'une femme qui peuple ses souvenirs d'enfance, une prostituée appelée Linguère Ramatou. Après avoir terminé son scénario, Djibril Diop Mambéty s'aperçoit qu'il reprend la même trame qu'une pièce de Freidrich Dürrenmatt, *La Visite de la vieille dame*. De la comédie noire, décalée et sarcastique sur le pouvoir de l'argent du dramaturge suisse-allemand, le cinéaste en fait un film âpre, certes plein d'ironie, sur la mondialisation.

Réalisé presque 30 ans plus tard, en 1991, *Hyènes* se présente comme une fausse suite à *Touki Bouki* : Mory, le personnage principal, restait sur le quai, laissant sa belle, Anta, partir pour l'Europe à bord d'un luxueux paquebot. Ami Diakhate ne reprend pas exactement ce personnage féminin : l'héroïne de *Hyènes*, Linguère Ramatou, ressemble à un écho, une variation sur ce qu'Anta aurait pu devenir, les deux films, sur le strict plan narratif ne concordant pas. Délaissée, trompée par son amant d'alors, Draman Drameh, parce qu'il n'a pas voulu reconnaître être le père de l'enfant qu'elle portait, Linguère Ramatou revient à Colobane, la petite ville qui l'a humiliée, rejetée. Si la bourgade reste enfermée dans la misère et l'immobilisme, la jeune femme, qui a dû passer par la prostitution pour survivre, est devenue immensément riche. Contre la promesse d'une forte somme d'argent pour la ville de Colobane et ses habitants, Linguère Ramatou demande la tête de son ancien amant. Draman Drameh va devoir faire face, seul, à la cupidité de ses pairs.

Riche et complexe, *Hyènes* est nourri de multiples influences, les contrées désertiques entourant Colobane, les rues dépeuplées, l'arrivée d'une étrangère bousculant la routine de la petite cité et le personnage seul contre tous renvoient au western dans une mise scène où le réalisme se mêle au fantastique. Le personnage même de Linguère Ramatou, à la fois porteur de profonde mélancolie et de rancœur, acquiert presque une aura mythologique : en devenant riche, elle perd de son humanité, comme les prothèses remplaçant ses membres perdus le soulignent. Son nom renvoie également à la légende noire pharaonique, Ramatu étant porté par un oiseau rouge, un oiseau sacré qui représente l'âme des morts. Le tuer revient à s'exposer à des représailles. Alors, Linguère Ramatou devient une sorte de Déesse vengeresse, intouchable et inflexible tandis que Draman Drameh, seul personnage intègre ou presque du film, doit affronter la veulerie des habitants du village.

Cette tragédie s'inscrit, avec *Touki Bouki*, dans une trilogie inachevée qui porte sur le pouvoir et la folie. Tout est plus grand que nature, tout paraît exagéré dans *Hyènes*, de la façon quasi-théâtrale de mettre les personnages en scène aux décors et aux costumes qui donnent au film un aspect intemporel. Par le biais de plans séquences qui soulignent l'apathie d'une société qui attend trop de l'autre, le temps semble s'étirer alors que les grands espaces sont traversés d'un souffle rendu sec et froid par le biais d'un montage cut. Aujourd'hui encore, alors que les méfaits d'une mondialisation galopante sont de plus en plus concrets tant sur les individus que sur l'environnement, son message n'en paraît que plus visionnaire et pertinent. Dans sa critique du pouvoir de l'argent et de la folie qu'il engendre dans les esprits de chacun, le réalisateur ne se montre cependant pas intransigeant : le regard se fait acéré, il décèle les hypocrisies, les retournements de vestes sans jamais mettre de côté une forme d'humanité. Ainsi, un gros plan sur Linguère Ramatou après une entrevue avec Draman Drameh met en évidence sa détermination de même que son isolement.

Hyènes épouse tout de même les formes d'un film à charge, mais aussi les atours du conte sociale et philosophique, entre la poésie et la démesure qui caractérisaient son auteur. Aujourd'hui, le film ressort dans une superbe copie restaurée, rendant grâce à la direction de la photographie de Matthias Kälin, au jeu sur les couleurs et les arrière-plans. *Hyènes* se pose comme une réflexion sur le pouvoir, un chef d'œuvre éternel qu'aurait pu plébisciter un cinéaste tel que Pier Paolo Pasolini.

Hyènes : la fraîcheur de la Vieille Dame sénégalaise

par Michel Amarger

L'œuvre de Djibril Diop-Mambety est de plus en plus réévaluée et ses films érigés au rang de classiques. Après le fougueux *Touki Bouki*, 1973, découvert au Festival de Cannes et restauré par la World Cinema Foundation de Martin Scorsese, en 2008, c'est au tour de *Hyènes*, 1992, en compétition au Festival en son temps, d'être restauré et honoré dans la section Cannes Classics, en 2018. L'initiative permet au film de retrouver ses couleurs vives et un nouveau public puisqu'une société de distribution française le propulse sur les écrans dans sa version numérique.

On apprécie d'autant plus ce regain de vitalité que *Hyènes* a été un projet long et lourd dans la trajectoire du cinéaste sénégalais. Le jeune auteur prodige de *Touki Bouki* ne s'est pas relevé de l'accueil plutôt froid de son film prémonitoire. Il a perdu pied tout en cultivant un rêve de jeunesse, provoqué par la vision d'une prostituée majestueuse de son quartier, Linguère Ramatou. Un nom qui signifie l'oiseau noir dans une légende pharaonique. Le scénario imaginé par Djibril Diop-Mambety, trouve un écho dans *La Visite de la Vieille Dame* du dramaturge suisse Friedrich Dürrenmatt, 1955, dont il adapte le thème selon ses visions.

La réminiscence d'un film américain de 1964, basé sur la pièce, *La Rancune* de Bernhard Wicki, avec Ingrid Bergman et Anthony Quinn, marque Mambety. Aussitôt les droits de la pièce acquis, il se lance dans une entreprise ambitieuse qui trouve un aboutissement à la fin des années 80. Avec le temps, des producteurs le suivent mais le premier tournage se solde par un échec, dû surtout à un problème technique sur la pellicule. Le second, relayé par des collaborateurs motivés, remet en selle les rêves du cinéaste. Affaibli, affublé d'une attelle due à une mauvaise chute, il supervise le film et joue avec sa stature habituelle, le chambellan attaché à Linguère Ramatou.



L'action tourne autour de cette femme hautaine, à la beauté implacable, aux traits creusés. Son retour à Colobane, le lieu de sa jeunesse, en banlieue de Dakar, qu'elle a quitté pour amasser une fortune conséquente en faisant commerce de ses charmes, surprend tout le monde. A commencer par Dramaan Drameh, l'épicier et futur maire, qui fut son amant et n'a jamais reconnu l'enfant qu'elle portait en fuyant sa communauté. L'arrivée de la Dame, bardée d'une prothèse en or après

un accident, entourée de sa cour, composée de trois femmes de chambre et d'un juge qui fait office de chambellan, frappe les esprits et intrigue. On attend les largesses de Linguère Ramatou mais on entend d'abord sa vengeance.

Le Vieille Dame est revenue se venger de son amant dont elle demande le châtiement aux villageois, en échange de ses milliards. L'indignation puis la résistance laissent vite place à l'intérêt et Dramaan Drameh se retrouve isolé, menacé et inéluctablement châtié. La métaphore de la hyène qui s'abat sur sa proie tandis que les charognards rôdent, inspire, fascine et imprègne la fiction de Djibril Diop-Mambety. On peut y voir un symbole du sort de l'Afrique en proie aux rapaces du FMI, à l'endettement, la perversité des aides alimentaires mais aussi aveuglée par les mirages du capitalisme occidental, de la consommation, de la soumission aux démons du colonialisme renouvelés.

La fable de Djibril Diop-Mambety se développe sur une mise en scène hiératique, parfois théâtralisée où se mêlent des codes disparates, des couleurs fortes, les costumes créés par Oumou Sy, le rythme africain sublimé par la musique de Wasis Diop, frère du réalisateur. La



dimension universelle s'amplifie avec des personnages saillants comme la femme de chambre asiatique, le chambellan sénégalais, joué par Mambety, l'auto ancienne de l'héroïne et ses parures hors des modes. *Hyènes* vibre par l'interprétation habitée de ses acteurs principaux, rencontrés dans le rue : Ami Diakhate, la Vieille Dame, et Mansour Diouf, l'amant infidèle. Autour d'eux, se remarquent des figures du cinéma sénégalais, de la scène africaine telle l'Ivoirienne Hanny Tchelléy.

Au final, *Hyènes* s'avère un film majeur qui célèbre la force de caractère, la fierté féminine, la croyance en son destin mais aussi l'affirmation de l'âme africaine. Comme le pointait le cinéaste sénégalais, rencontré peu avant le tournage : « La hyène est un animal d'Afrique. Son cousin est le charognard. Elle ne tue, pour ainsi dire, jamais, mais elle est capable de suivre, pendant toute une saison, un lion qu'elle sait malade, pour, au crépuscule, se délecter de sa dépouille. Tranquillement. Les hyènes ont le temps. »|| Avec cette mesure, s'affirme la résurgence des visions du poète sénégalais, cinéaste, visionnaire, sensible aux drames, aux désillusions et à la profondeur du monde.

Toute La Culture.

Ressortie de « Hyènes » de Djibril Diop Mambety

03 JANVIER 2019 | PAR YAËL HIRSCH

*Alors qu'une semaine spéciale de rencontres s'est ouverte jusqu'au 8 janvier au [Reflét Médecis](#) autour de la ressortie de *Hyènes* (1992), l'adaptation par le réalisateur sénégalais Djibril Diop Mambety (1945-1998) de *La Visite de la Vieille Dame* de Friedrich Dürrenmatt (1955) en Afrique, il faut voir ou revoir une version restaurée de ce film chez JRH films. Un chef d'oeuvre cruel et coloré.*

[rating=5]

Trente ans après avoir quitté Colobane, Linguere Ramatou (Ami Diakhate) revient au pays. Elle est riche et la ville vit dans une misère de plus en plus terrible. Sa venue suscite convoitise et espoir. On la prépare en grande pompe, tresses et robes de peau solennelles sorties pour l'occasion et l'on prépare son ancien fiancé, l'épicier et futur maire de la ville, Draman Drameh (Mansour Diouf) à l'accueillir. Sauf que trente ans avant, la jeune femme qu'elle était a dû quitter la ville sous l'opprobre, enceinte de son amoureux qui a produit de faux témoins pour prouver qu'il n'était pas le père de l'enfant et épouser un meilleur parti. Linguere Ramatou offre cent milliards au village pour tuer Draman Drameh... L'argent aura-t-il raison de la morale ?

Les coloris ocres et les scènes de foule de cette adaptation au Sénégal et dans les années 1990 de la pièce cruelle de Dürrenmatt fonctionne parfaitement. Rythme lancinant, acteurs éblouissants, musique en pointillés, visages saisis dans la tragédie humaine de l'inexorable en train de se produire, cette histoire de vengeance n'a pas pris une ride. Délocalisée en Afrique où l'universel ne se prive pas de clins d'oeil aux clichés sur le continent (y compris avec le safari d'éléphants final), elle touche parfaitement son but. Un petit chef d'oeuvre qui fait tristement réfléchir sur le relativisme de l'honneur et de la justice. A voir tous les jours en version restaurée à 14h, 16h30, 19h et 21h30 au Reflet Médecis, 3 rue Champollion, 75005 Paris. Séances spéciales dont une rencontre avec le fils du cinéaste et une lecture de la pièce de Dürrenmatt par Danièle Lebrun, à suivre, [ici](#).

French Mania

LA FRANCOPHONIE FAIT SON CINEMA

Hyènes de Djibril Diop Mambety

📅 3 janvier 2019 📍 Sébastien Bouilly 🎬 Djibril Diop Mambety, Hyènes, JHR Films

Partagez



Retour sur *Hyènes*, film sorti en 1992, et repris en salles hier dans une splendide version restaurée, 6 ans après le décès de son réalisateur le Sénégalais Djibril Diop Mambety. Et entretien avec Marie-France Aubert et Marie Dhullu de l'audacieuse société de distribution de Jane Fayman, JHR Films.

Cette fable splendide raconte l'histoire d'une ancienne "bonne" expulsée de Colobane, petite bourgade fantôme de la banlieue de Dakar perdue dans le Sahel. Trente ans après, elle revient avec la ferme intention de se venger de son ancien amant, l'épicier Dramaan Drameh, qui avait contesté être le père de l'enfant qu'elle portait. Devenue milliardaire et surnommée à présent Linguère Ramatou (l'oiseau noir de la légende pharaonique, l'âme des morts), celle-ci compte bien profiter de sa fortune pour tenter de corrompre la population locale, avec de multiples cadeaux offerts (ventilateur, frigidaire, chaussures...), dans le but de les liquer contre l'ancien amoureux lâche. Une photographie à couper le souffle, une mise en scène colorée et romanesque, le cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambety insuffle une réelle profondeur à un récit malin digne des pièces antiques. La narration parfois théâtrale mêle lyrisme et poésie pour mieux fustiger la corruption des êtres humains face au pouvoir de l'argent et mettre à jour les hyènes qui sommeillent en chacun. Cette fable politique sublimée par la beauté des costumes et les enivrantes compositions musicales de Wasis Diop sera la conte de Noël idéal de cette fin d'année.



Hyènes ressorti en salles hier en version restaurée - Crédit photo : JHR Films

3 Questions à Marie-France Aubert et Marie Dhullu, JHR Films, distributeur de *Hyènes*

Nous avons rencontré à Lyon, Marie-France Aubert, programmatrice de JHR Films ainsi que Marie Dhullu, assistante de distribution de la société de Jane Roger, JHR Films, qui va ressortir *Hyènes* en salles le 26 décembre prochain

Comment JHR Films a pu acquérir le droit de distribuer la version restaurée de film ?

Marie-France Aubert : Tout d'abord les droits du film étaient détenus par Pierre-Alain Meier, le producteur du film à sa première sortie en 1992 par le biais de sa société de production suisse Thelma Film AG. Pierre-Alain Meier a décidé de restaurer le long métrage pendant l'hiver 2017 avec l'entreprise suisse Éclair. Notre directrice de distribution Jane Roger s'est tout de suite intéressée à l'achat des droits afin de le distribuer en salles après sa sélection à Cannes Classic en 2017.

Que représente la distribution d'un tel film restauré dans la politique de JHR Films ?

Marie Dhullu : Le film est d'une telle beauté, qu'on aspire ainsi à lui redonner une nouvelle vie en salles, avec de nouvelles couleurs et cela se marrie bien également avec la politique globale de JHR Films. C'est un bonheur de pouvoir remonter ce film dans les conditions de la salle pour le faire découvrir à un nouveau public.

Marie-France Aubert : Ressortir un tel long métrage c'est également une forme d'engagement politique, c'est important de montrer un film africain de cette ampleur. C'est ambitieux de montrer à nouveau que le cinéma africain possède de grands cinéastes dans leur patrimoine, notamment le cinéma sénégalais. *Hyènes*, c'est une magnifique œuvre baignée de références et surtout un vrai grand film de cinéma !



XALIMANEWS-Ressortie en salles de HYÈNES, le film culte du réalisateur sénégalais Djibril Diop Mambety, dans une version entièrement restaurée.

Colobane, une petite cité, endormie dans la chaleur poussiéreuse du Sahel, fantôme d'une ville au charme foudroyé par la misère.

Des griots annoncent à la population une incroyable nouvelle : Linguère Ramatou, (Ami Diakhate) trente ans après, devenue archi-millionnaire, est de retour. Fini la pauvreté.

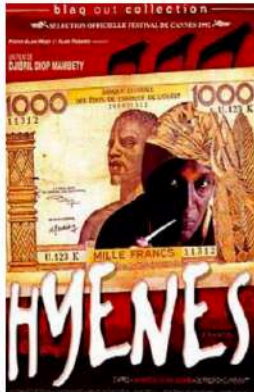
La population attend Linguère à l'entrée de la ville. Draman Drameh (Mansour Diouf) qui fut l'amant passionné de la jeune Linguère, se précipite le premier.

Conte cruel sur la corruption et la lâcheté, réflexion sur le pouvoir de l'argent et métaphore de l'Afrique dépendante de l'aide occidentale, l'histoire est la revanche d'une femme blessée qui règle ses comptes et celle de l'Afrique spoliée qui dictera un jour ses conditions : « Le monde a fait de moi une putain. Je veux faire du monde un bordel. ».

La réalisation est une touche de Djibril Diop Mambety ressuscitée. Derrière une équipe de productions qui reprend cette icône du cinéma.

africa vivre

Hyènes de Djibril Diop Mambéty



Films / Sénégal



Hyènes

de Djibril Diop Mambéty

Thelma Film AG et ADR Productions

Un grand moment de cinéma par un des plus talentueux réalisateurs africains.

Disparu trop tôt à l'âge de 53 ans, Djibril Diop Mambéty n'a pas la même renommée que son compatriote Sembène Ousmane.

Il est pourtant un des cinéastes les plus marquants de sa génération.

Avec *Hyènes*, son second long-métrage, il signe un film remarquable sur l'avidité, la lâcheté de tout un village secoué par le retour, après trente années d'absence, de Linguère

Ramatou, devenue millionnaire.

Elle déverse ses dollars sur la commune de Colobane, tétanisé depuis longtemps par la misère. Mais à une seule condition : que son ancien amant Draman soit condamné à mort car il l'a autrefois trahie.

Les habitants perdent la tête, prennent en grippe Draman qui voit le monde s'écrouler autour de lui. L'incrédulité gagne le spectateur, la folie est au rendez-vous.

Hyènes est un chef d'œuvre du cinéma africain à découvrir ou à revoir pour rendre hommage à un cinéaste qui n'a cessé de montrer au monde les qualités mais aussi les travers de la société sénégalaise.

Le rôle de leur vie

zoom

Ami Diakhaté campe une Linguère Ramatou intraitable, irrésistible dans ses habits de femme de pouvoir de retour dans son village natal.

Quelle ironie quand on sait que Djibril Diop Mambéty l'a découverte sur un marché de Dakar alors qu'elle vendait de la soupe.

Quant à Mansour Diouf, il joue le flamboyant Draman qui jusqu'au bout restera digne devant l'ingratitude de ses anciens amis.

Le film *Hyènes* restera pour ces deux acteurs le rôle de leur vie !

Maxime BONIN

Par Elisabeth Lequeret

Un chef-d'œuvre du cinéma africain ressort ce mercredi 2 janvier en salles. « Hyènes » a été réalisé par le cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambety, disparu en juillet 1998.

Hyène est le récit d'un retour, un retour au pays natal qui vire à la tragédie. Après des années d'absence, une vieille femme rentre chez elle à Colobane.

Devenue milliardaire, elle offre ses richesses aux habitants de la ville. Elle pose toutefois une condition : la mort de son ancien amant, qui l'a autrefois trahie.

Hyènes est un conte cruel sur la corruption et la lâcheté, rythmé par la musique lancinante de Wasis Diop, le frère et collaborateur du cinéaste Bob Wasis : « on faisait les choses tout naturellement. Il ne me demandait pas quelque chose, il me disait juste ce qu'il ressentait, charge à moi de le traduire, évidemment avec beaucoup de liberté. »

Film en liberté, d'une audace formelle inouïe, Hyènes est l'un des sommets du cinéma africain. Aujourd'hui encore, ce film de 1992 est source d'inspiration pour toute une génération de jeunes réalisateurs.



Par Sébastien LAMOTHE

Le 31/12/2018 à 10:00

Critique du Film



On connaît l'amour passionné de Djibril Diop Mambéty pour le genre du western. Mais plus encore qu'aux films de John Ford c'est aux sources du western spaghetti que le réalisateur sénégalais semble puiser son inspiration, tant la satire féroce des mœurs y rivalise avec le drame, voire avec la tragédie la plus noire. Or, l'on sait depuis longtemps tout ce que le genre du western doit à la tragédie grecque. Et le personnage de Jill – dont le rôle est tenu par Claudia Cardinale – dans *Il était une fois dans l'Ouest* de resurgir l'espace d'un instant sous nos yeux à la descente du train de Linguere Ramatou, protagoniste féminin du film, attendu par toute la communauté de Colobane venue l'accueillir en grande pompe. Ce n'est évidemment pas son statut d'ancienne putain qui vaut à Ramatou les honneurs qui lui sont rendus, bien que ce trait la rapproche encore du personnage joué par l'actrice italienne dans le film de Sergio Leone. L'action se situe intégralement à Colobane, dont le climat aride, les grands espaces et le paysage semi-désertique qui l'entourent se prêtent admirablement au genre.

Inspiré d'une histoire vraie, celle d'une riche prostituée de Dakar, *Hyènes* se présente comme l'adaptation d'une pièce du dramaturge suisse de langue allemande Friedrich Dürrenmatt, conquis par le projet de Djibril Diop Mambéty, à la réalisation duquel il ne pourra malheureusement jamais assister puisqu'il décède le 14 décembre 1990 dans sa propriété de Neuchâtel, 2 ans avant que le film ne soit présenté en sélection officielle au festival de Cannes. Mais c'est la prestation d'Ingrid Bergman dans le film de Bernhard Wicki, *Rancune*, lui-même tiré de *La visite de la vieille dame* (1956) – titre de la pièce de Dürrenmatt – qui constitue l'élément déclencheur qui incitera le réalisateur sénégalais à transposer la pièce des planches à un plateau de tournage. Ici, les vaches du cow-boy sont remplacées par des buffles et le joueur de guitare par celui de xalam, mais les charognards décrivent toujours leurs cercles concentriques dans un ciel bleu, cruel à force d'impassibilité, dont la toile se tend au-dessus de la tête mise à prix de Draman Draméh – dont le visage apparaît sur une affiche accompagnée de la légende WANTED, clin d'œil au genre du western – ciel implacable d'un fatum auquel est sujette Ramatou elle-même dont le marché – sous forme de défi – qu'elle propose à l'assemblée réunie des citoyens de Colobane se devra d'être payé au prix fort réclamé par les dieux.

La cupidité des habitants est ainsi mise à l'épreuve, qui se voient proposer des centaines de milliards en échange de la mort de Draman, coupable d'avoir séduit puis abandonné Linguere Ramatou dans sa jeunesse, enceinte d'un enfant – fruit de leur union – mort en bas âge, répudiée par sa communauté et ainsi réduite à se prostituer pour survivre. Cette dernière emploie la fortune colossale qu'elle a amassée au cours de ses pérégrinations à travers le monde à se rendre propriétaire de la totalité des ressources en minerai de Colobane – allusion à l'exploitation par les anciens pays colonisateurs des richesses naturelles d'Afrique symbolisée par le personnage de Ramatou dont Draman; désigné comme le futur maire de la ville, fera les frais? La corruption s'étend en effet rapidement à tous les étages, du maire de la ville qui exhibe aux yeux de tous la maquette de l'hôtel municipal aux dimensions pharaoniques qu'il projette de faire construire, au chef de la police dont le large sourire découvre ses dents en or, jusqu'à l'ensemble de la population affublée du jour au lendemain d'une nouvelle paire de bottes à la mode, en passant par le curé de l'église qui se voit soudainement dotée d'un lustre de cristal brillant de mille feux... Rien ou presque n'échappe à la verve satirique de Djibril Diop Mambéty, des institutions politiques et religieuses aux individus en passant par la communauté entière des villageois prise dans son ensemble.



“ A la veine satirique d'un regard pénétrant porté sur la réalité sociale et politique de son temps, *Hyènes* associe la puissance poétique d'un auteur dont le drame est aussi celui d'un pays qu'il chérit, le sien.

"Le lion est mort en moi et le règne des hyènes a commencé" lance le professeur du village. De la comédie, nous passons presque insensiblement au registre tragique via le drame – l'action – qui ne manque cependant pas de se nourrir du comique de caractère des personnages secondaires, de l'hypocrisie du maire et de ses administrés à la cupidité des villageois prêts à sacrifier l'un des leurs sur l'autel de la consommation: du modèle traditionnel d'un commerce de proximité au détail – les clients de l'épicerie de Draman viennent lui acheter à crédit le riz dont ils ont besoin, leurs cigarettes, ... – nous passons au triomphe de la société de consommation et de divertissement – au sens pascalien du terme en quelque sorte – tragédie du monde moderne: occasion d'un morceau de bravoure fellinienne où à l'instar d'un jeu télé – dont la mise en scène parodie d'ailleurs le dispositif scénique – l'animateur distribue libéralement frigos, télé et autres ustensiles de la vie moderne aux habitants – les dignitaires se servant en premier comme de raison – dont les yeux s'illuminent au reflet des lumières artificielles de la nuit, tandis que parents et enfants confondus s'égaient au rythme des attractions foraines.



Cependant que les hyènes rôdent aux abords de la voie ferrée ou des limites du désert, empêchant Draman de prendre la fuite au même titre que les habitants qui le pourchassent en une foule de plus en plus pressante, envahissant sa boutique jusqu'à l'en chasser, usant tour à tour de menace et de raillerie à son encontre. L'inéluctabilité de son destin étant encore soulignée par la présence dérisoire d'un garde-barrière en plein milieu de l'étendue désertique du Sahel – signe en creux d'une transcendance qui agit par-delà les contingences humaines – tandis que la jonction des cieux avec la mer ainsi que la falaise de calcaire qui surplombe le lieu du tribunal finissent de clôturer un espace vital de plus en plus réduit jusqu'à conduire Draman à l'immobilité totale, attendant dignement le verdict de ses juges. Le couple des deux vieux amants désabusés au milieu du cadre et de l'horizon infini qui les environne, réduits à leur insignifiance d'êtres humains, comme la voiture rouge empruntée par Draman, semblent renvoyer au texte du *Mépris* de J. L. Godard et à la voiture de sport conduite par Jack Palance-Jeremy Prokosch, Bardot-Camille à ses côtés, qui finira par s'encaster sous le bas de caisse d'un camion.

Car Linguere Ramatou au corps mutilé, rapiécé, et malgré tout reconnaissable par-delà les années, et qui – telle une autre Cléopâtre – descend au tombeau pour disparaître en même temps qu'un monde désormais révolu s'efface dans l'ombre des charognards qui sillonnent le ciel – au "bleu regard qui ment" – dans l'attente de leur proie, c'est l'Afrique qu'on enterre recouverte par le sable du désert. A la veine satirique d'un regard pénétrant porté sur la réalité sociale et politique de son temps, *Hyènes* associe la puissance poétique d'un auteur dont le drame est aussi celui d'un pays qu'il chérit, le sien. Aux bouleversements d'un monde qui s'effondre, Djibril Diop Mambéty oppose le rire du satyre, prélude à la tragédie qui a commencé: au royaume des demi-dieux, les hommes étaient rois.



<http://www.rfi.fr/culture/20190102-hyenes-djibril-diop-mambety-chef-oeuvre-restaure>

CINÉMA | SÉNÉGAL | CULTURE

«Hyènes», le chef-d'œuvre restauré de Djibril Diop Mambety

Par **Elisabeth Lequeret**

Publié le 02-01-2019 • Modifié le 02-01-2019 à 11:45



L'affiche de la version restaurée de « Hyènes », chef-d'œuvre de Djibril Diop Mambety.

JHR Films

Un chef-d'œuvre du cinéma africain ressort ce mercredi 2 janvier en salles. « Hyènes » a été réalisé par le cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambety, disparu en juillet 1998.

Hyène est le récit d'un retour, un retour au pays natal qui vire à la tragédie. Après des années d'absence, une vieille femme rentre chez elle à Colobane. Devenue milliardaire, elle offre ses richesses aux habitants de la ville. Elle pose toutefois une condition : la mort de son ancien amant, qui l'a autrefois trahie.

Hyènes est un conte cruel sur la corruption et la lâcheté, rythmé par la musique lancinante de Wasis Diop, le frère et collaborateur du cinéaste Bob Wasis : « *on faisait les choses tout naturellement. Il ne me demandait pas quelque chose, il me disait juste ce qu'il ressentait, charge à moi de le traduire, évidemment avec beaucoup de liberté.* »

Film en liberté, d'une audace formelle inouïe, *Hyènes* est l'un des sommets du cinéma africain. Aujourd'hui encore, ce film de 1992 est source d'inspiration pour toute une génération de jeunes réalisateurs.

"J'ai eu l'impression de voir le film de Djibril pour la première fois" : Wasis Diop, à propos de la copie restaurée de "Hyènes"

L'extraordinaire histoire de vengeance de Linguère Ramatou contée par le cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambéty, "Hyènes", est à (re)découvrir dans une version restaurée dans les salles françaises le 2 janvier 2019. Entretien avec le frère du cinéaste disparu, Wasis Diop, qui a composé la musique du film.

https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/culture-africaine/j-ai-eu-l-impression-de-voir-le-film-de-djibril-pour-la-premiere-fois-wasis-diop-a-propos-de-la-copie-restauree-de-hyenes_3120385.html

Hyènes est le récit d'un retour qui va plonger les habitants de Colobane dans la tragédie, notamment Draman, l'épicier (Mansour Diouf). Son amie Linguère Ramatou (Ami Diakhate) est de retour, après de longues années d'exil où elle a fait fortune. Dans cette localité pauvre, son argent va bientôt faire la pluie et le beau temps. Ce classique du cinéma africain, signé du réalisateur sénégalais Djibril Diop Mambéty, est sorti en 1992. Il a été sélectionné la même année en compétition officielle au Festival de Cannes. C'est d'ailleurs sur la Croisette que la copie restaurée, à l'initiative du producteur suisse du film Pierre-Alain Meier, a été projetée pour la première fois en mai 2018.

Franceinfo Afrique : Que représentait ce film pour votre frère ?

Wasis Diop : C'était un vrai grand projet pour lui. Avant de tomber sur la pièce de Friedrich Dürrenmatt, *La Visite de la vieille dame*, Djibril avait écrit une histoire similaire. Une femme très riche arrivait, le vendredi, toujours dans le même bar, distribuait de l'argent et repartait. Chaque vendredi, tous les garçons et les filles attendaient son retour, jusqu'à ce qu'elle ne revienne plus. Djibril a donc fusionné son histoire avec ce que le grand Dürrenmatt a écrit, pour produire cette adaptation. *Hyènes* est un film incroyablement important pour l'Afrique. Je l'ai revu, dans le cadre de la préparation de la sortie à Paris, et j'ai eu l'impression que c'était la première fois que je voyais ce film. Car j'avais suffisamment de recul pour l'apprécier.

Quand vous avez travaillé sur un film, vous n'en voyez que les défauts. Je suis musicien et quand j'écoute mes œuvres, je ne suis pas content au début. C'est plus tard, chez des amis, que j'apprécie ma propre musique. C'est ce qui m'est arrivé durant la projection de *Hyènes* et je l'ai dit à beaucoup de gens : j'ai eu l'impression de voir le film de Djibril pour la première fois. C'était réjouissant et j'étais content pour lui, comme capitaine, et pour nous, ses fidèles lieutenants, d'avoir fait un film comme cela. Plus le temps passe, plus ce film sera important parce que c'est la problématique du monde d'aujourd'hui : l'ancêtre de tous les ancêtres, l'argent, est en train de bouleverser le monde et cela ne fait que commencer. Et *Hyènes* ne parle que de ça.

La star américaine Beyoncé en a donné la preuve en prenant la pose, avec son époux Jay-Z, sur une moto semblable à celle du couple mythique de *Touki Bouki* (Le voyage de la hyène), l'autre grand film de Djibril Diop Mambéty. Comment expliquez-vous que votre frère laisse une telle empreinte au-delà du continent africain ?

La modernité est éternelle. Tout ce qui se démode n'est pas vraiment moderne. Djibril était extrêmement moderne. Tout ce qu'il a fait s'inscrit dans l'intemporalité. C'est son talent. C'est ainsi qu'il voyait le monde. C'était un artiste sincère, solitaire, seul au monde...

Quelle est la filiation entre *Hyènes* et *Touki Bouki* ?

La question que l'on peut poser sur le cinéma de Djibril, c'est de savoir qui de *Hyènes* ou de *Touki Bouki* est son œuvre principale. Dans *Touki Bouki*, Anta part et Mory reste. Dans *Hyènes*, Anta revient et elle a un dessin particulier en ce qui concerne Mory... *Hyènes* est la suite intrinsèque de *Touki Bouki*.

Comment avez-vous travaillé sur la musique de ce film, l'une des premières de votre longue carrière cinématographique ?

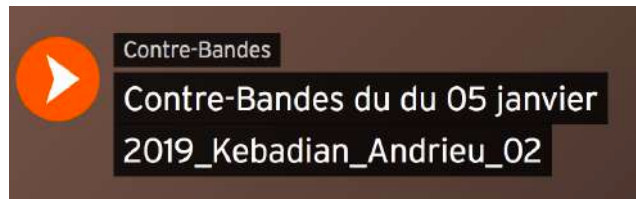
La musique est là pour souligner la part non raisonnable d'un film, c'est-à-dire l'émotionnel. La musique accompagne et j'ai accompagné Djibril dans *Hyènes*. Nous en avons parlé tous les soirs. La musique est aussi de lui parce que c'est ce qu'il a voulu. Je n'ai fait qu'essayer de le satisfaire.

Djibril ne jouait pas, mais il aurait pu être un musicien parce que la musique était importante pour lui. Ses films sont musicaux. J'ai eu la tâche d'achever *Hyènes* par la musique. Je pense que je n'avais jamais été aussi loin dans une musique de film.

Quel souvenir gardez-vous de ce tournage avec votre frère ?

Le plus grand souvenir que j'ai est la peur du premier jour. Nous nous sommes retrouvés avec une équipe tellement immense, parce que *Hyènes* est un western avec beaucoup de figurants. Le bus arrivait chaque jour et débarquait des gens. Nous nous demandions comment nous allions faire. C'était extraordinaire.

Je me rappelle aussi que mon frère avait eu un petit accident, pas très grave, mais qui le faisait boiter. Il lui a donc fallu une canne. C'était un bienfait incroyable. Djibril avait sa canne, il pouvait réfléchir, il ne courait jamais... Je me souviens (sourire aux lèvres) de mon frère boitant et travaillant.



https://soundcloud.com/contre-bandes/contre-bandes-du-du-05-janvier-2019_kebadian_andrieu_02?fbclid=IwAR16OEcvzMyl8ToFbaRnS71U-H2Ecs9ImXxtEm9BtLIWQXUAHhdULEjMsUk

-> à 58mn50sec